**INTRODUCTION AU THÈME Individu et Communauté**

**ESCHYLE *Les Suppliantes* / *Les Sept contre Thèbes***

**1. Le contexte historique : l’époque classique (Ve siècle av. J.-C.)**

**11- Les guerres médiques et l’hégémonie d’Athènes**

**12- Deux pièces de guerre au programme**

**2- Le théâtre**

**21- L’événement théâtral**

211- Du théâtre pour Dionysos

212- Le concours théâtral

213- Les représentations

**22- La tragédie**

221- L’origine de la tragédie - Dionysos et Athènes

222- Le genre tragique

233- La présence des Dieux

234- Le chœur

235- Les personnages

**3- Eschyle (Eleusis 525 – Géla 455)**

**4- *Les Suppliantes* / *Les Sept contre Thèbes***

**41- Repères mythologiques**

***Les Sept contre Thèbes* (- 467) – La malédiction des Labdacides**

Deux grandes familles maudites -dont les destins se croisent avec Pelops- fournissent la matière des tragédies grecques les plus célèbres :

Les *Atrides,* qui règnent sur Mycènes

Les*Labdacides*, descendants de Labdacos, lui-même petit fils de Cadmos, le fondateur de Thèbes. Pélops avait confié son fils Chrysippe (frère d’Atrée et Thyeste) à Laïos, fils de Labdacos, pour qu’il lui enseigne l’art de conduire les chars. Laïos tomba amoureux de son jeune élève et le viola. Le jeune garçon, accablé de honte, mit fin à ses jours. Pélops supplia alors Apollon de maudire la famille de Laïos sur plusieurs générations. Quand Jocaste, l’épouse de Laïos, mit au monde un fils, l’oracle d’Apollon à Delphes annonça que cet enfant tuerait son père et épouserait sa mère. Laïos tente de conjurer le destin en faisant tuer l’enfant, mais un berger le sauve. L’enfant est adopté par le roi de Corinthe et se croit leur véritable enfant. Quand il apprend à son tour la prophétie, effrayé, il s’éloigne de ceux qu’il croit ses parents. En chemin il se prend de querelle avec un homme plein d’orgueil et le tue, sans savoir qu’il vient d’assassiner son père. Il arrive près de Thèbes, rencontre le Sphinx qui terrorisait la cité, résout son énigme et libère la cité de cette menace. Pour le remercier les citoyens lui offrent le trône de Thèbes et l’union avec la reine Jocaste, devenue veuve. Sans le savoir Œdipe épouse sa mère, dont il a deux fils Étéocle et Polynice, et deux filles Antigone et Ismène. Des années plus tard une épidémie de peste s’abat sur la ville, pour châtier la ville suite à la mort -jamais expié- du roi Laïos. Œdipe enquête pour découvrir le coupable et promet de la châtier. Quand il découvre la vérité et l’étendue de son horreur, il se crève les yeux. Ses fils refusant de prendre soin de leur père, Œdipe s’exile et les maudit, proclamant qu’ils mourraient de la main l’un de l’autre. Étéocle et Polynice tentent de conjurer la malédiction en décidant de régner à tour de rôle sur Thèbes, mais quand arrive le tour de Polynice, Étéocle refuse de lui céder le trône. Polynice fait alors appel à la cité d’Argos, qui envoie ses plus vaillants soldats soutenir Polynice dans l’assaut pour récupérer son trône. Thèbes l’emporte mais les deux frères s’entretuent. Pour rétablir la paix, Créon, frère de Jocaste, qui a hérité du trône après la mort des deux fils d’Œdipe, décide de célébrer en Étéocle le défenseur de la cité et de laisser le corps de Polynice sans sépulture, pour le châtier d’avoir osé attaquer la ville. Antigone s’oppose aux ordres du nouveau roi et tente d’ensevelir son frère. Elle est frappée à son tour et emmurée vivante sur ordre de Créon. La malédiction s’arrête enfin.

***Les Suppliantes (463 avt. JC)***

Zeus s’éprit d’une jeune argienne, Io, prêtresse d’Héra. Jalouse, la déesse transforma la jeune fille en génisse. Mais Zeus se transforma en taureau pour s’unir encore à elle. Héra envoya un taon persécuter la jeune génisse, qui s’enfuit alors dans une folle course, tentant d’échapper au dard persécuteur (image lourde de sens pour l’étude des *Suppliantes*). Elle franchit le détroit qui porte désormais son nom (Bosphore : "qui porte la génisse", qui permit la traversée de la génisse) et s’arrêta enfin en Égypte, où Zeus vint à son secours en chassant l’impudent de son souffle divin, et touchant le front de la génisse qui reprend alors forme humaine et met au monde Épaphos, (le nom signifie "toucher", pour célébrer le toucher salvateur de Zeus). Parmi ses arrière-petits-fils, deux frères entrent en conflit, Danaos père de cinquante filles et Égyptos, père de cinquante fils. Le second veut unir ses fils à ses nièces, pour leur garantir les biens de Danaos, mais ce dernier s’y oppose en raison d’une prédiction annonçant qu’il serait tué par l’un de ses gendres. Il pousse donc ses filles à s’enfuir et les ramène au berceau de leur race, Argos, pour y demander l’asile. Les réfugiés parviennent à persuader Pélasgos, roi d’Argos, de plaider leur cause devant le peuple. Le roi parvient à son tour à persuader les argiens de ne pas attirer sur eux la colère des dieux en refusant d’honorer des suppliants, mais il minimise les risques de guerre. L’asile est accordé par les Argiens, mais les Égyptiens leur déclare aussitôt la guerre, furieux de voir les jeunes filles et leurs dots leur échapper. Pélasgos perd la guerre, Danaos devient roi d’Argos et se voit contraint d’accepter le mariage entre ses filles et ses neveux. Les noces sont célébrées à Argos. Il commande toutefois aux jeunes filles d’assassiner leurs maris dès qu’ils seront endormis. Toutes lui obéissent à l’exception d’Hypermestre qui épargne son époux Lycné. Ce dernier assassine son beau-père, et règne dès lors avec son épouse sur Argos. De leur lignée naîtront une succession de rois argiens et surtout Héraclès. Les Danaïdes seront punies de leur vivant, condamnées -pour avoir refusé de vivre pleinement le rite du mariage et avoir dilapidé la source de vie qu’il représente- à épouser des Argiens contre leur gré, puis après leur mort à remplir sans fin des jarres percées.

**Etude de texte**

***Les Suppliantes :***

1. Qui constitue le chœur ? Quelle est sa situation ? Dans quelle mesure constitue-t-il une communauté ?
2. Ce début de tragédie montre à l’œuvre un certain nombre de conflit entre communautés

- sociale

- ethnique

- sexuelle

***Les Sept contre Thèbes***

1. Qui sont les personnages qui sont individualisés ?
2. Nous sommes d’emblée projetés dans un contexte guerrier, mais qui se décline à plusieurs échelles – repérer des éléments qui montrent ces conflits entre communautés

- guerre contre l’étranger

- guerre des sexes : comment se manifeste ce conflit – quelles sont les valeurs que défendent chacun – montrer ce qui les sépare dans les arguments que chacun développe.

- querelle familiale.

**Dans les deux tragédies :**

1. Trouver points communes et différences entre l’attitude des deux chœurs
2. Comparer le personnage du roi dans ces deux textes.

**ESCHYLE, *Les Sept contre Thèbes* représentée en 467 av. J.-C.**

**PERSONNAGES.**

ÉTÉOCLE, roi de Thèbes, Soldats thébains, UN ÉCLAIREUR, CHŒUR de femmes et de filles thébaines

UN ENVOYÉ, ISMÈNE, sœur d'Étéocle, ANTIGONE, sœur d'Étéocle, UN HÉRAUT.

*La scène est dans la citadelle de Thèbes.*

ÉTÉOCLE - Peuple de Cadmus , un prudent langage sied à l'homme qui veille sur la chose publique, assis à la poupe de l'État, la main sur le gouvernail, les yeux en garde contre le sommeil. Si nos armes sont heureuses, les dieux, direz-vous, ont tout conduit ; si nous sommes vaincus, et loin de nous ce malheur ! Étéocle seul, dans la ville, sera en butte au blâme des citoyens, subira mille accusations retentissantes, mille tristes murmures. Puisse donc Jupiter préservateur être eu effet pour la cité des Cadméens ce que présage un tel nom ! — Et vous, adolescents qui n'avez point encore atteint la jeunesse ; et vous, hommes qui l'avez dépassée, et que l'âge a mûris déjà ; et vous dont le corps est en pleine sève, la vigueur en parfait épanouissement : voici l'instant pour chacun de vous de faire son devoir, de déployer toute sa vaillance. Nous avons à défendre, à sauver la cité, les autels des dieux de la patrie et leurs honneurs menacés, et nos enfants, et cette terre, notre mère, notre tendre nourrice, celle qui porta tout le fardeau de notre enfance, depuis que, naissant à peine, nous rampions sur son sol favorable, et qui nous éleva pour être des habitants fidèles, de belliqueux défenseurs au jour de la nécessité. Jusqu'à présent le ciel penche pour nous. Depuis si longtemps assiégés, les dieux nous ont, le plus souvent, donné la victoire. Mais aujourd'hui, le devin a parlé : il dit, ce pâtre des oiseaux, lui dont l'oreille écoute, dont l'esprit comprend les augures prophétiques ; lui qui n'a pas besoin du secours de la flamme, et que son art ne trompa jamais ; lui enfin, ce maître du royaume des présages, il annonce que les Achéens ont résolu, la nuit dernière, l'assaut décisif, et que la ville a tout à craindre. Vous tous, courez aux créneaux, aux portes des remparts ; prenez vos armes, revêtez vos cuirasses ; allez, et, fermes sur les plates- formes des tours, fermes aux avenues des portes, ne perdez rien de votre audace, ne tremblez pas en face de la multitude des assaillants : le ciel est pour nous ! Quant à ce qui est de moi, j'ai dépêché des espions, des éclaireurs, vers l'armée des ennemis. Leur voyage, je l'espère, n'aura pas été inutile ; instruit par leurs rapports, je serai prêt contre toute surprise.

UN ÉCLAIREUR - Étéocle, roi puissant des Cadméens, je viens t'apporter de sûres nouvelles : moi-même j'ai vu l'armée des ennemis, j'ai été témoin de leurs dispositions. Sept chefs, guerriers fougueux, immolent un taureau ; le sang de la victime est reçu dans un noir bouclier ; tous y plongent la main, tous ils jurent par le dieu Mars, par Bellone, par la Terreur, amie du carnage, ou de renverser Thèbes, de saccager la ville des Cadméens, ou de périr, d'arroser cette terre de leur sang. Puis ils ont préparé les gages de souvenir qui, dans la patrie, les rappelleront à leurs pères, à leurs mères : le char d'Adraste en a été couvert par leurs mains. Alors ils versèrent des larmes, mais nulle pitié n'était dans leur bouche. Ces âmes de fer, ces cœurs enflammés par la rage, ne respiraient que la guerre : on eût dit des lions s'animant au combat. Je n'ai point perdu de temps ; je suis venu te donner un renseignement certain. Je les ai laissés qui consultaient le sort, et qui déterminaient par cette loi vers quelle porte chacun d'eux ferait marcher ses guerriers. Choisis donc les soldats les plus ; poste-les aux avenues de la ville. Hâte-toi, car déjà l'armée des Achéens ébranle sa masse entière : la poudre s'élève ; une blanche écume dégoutte de la bouche des coursiers et colore la plaine. Sois pour nous un prévoyant pilote ; mets la ville à l'abri avant que Mars ne souffle ses tempêtes ; déjà mugit, au pied de nos murailles, la terrestre vague de l'armée assaillante. Saisis promptement l'instant favorable pour la défense. Moi, pendant le reste du jour, je tiendrai fidèlement l'œil ouvert sur l'ennemi. Tu sauras, par d'exacts rapports, leurs mouvements dans la plaine, et tu seras à l'abri du danger.

ÉTÉOCLE - Ô Jupiter, ô Terre, ô dieux qui protégez Thèbes, et toi, imprécation de mon père, Furie terrible ! épargnez, épargnez une ville qui parle la langue de Grèce ! Qu'ils ne s'écroulent pas sous les coups de l'ennemi vainqueur, ébranlés jusque dans leurs fondements, dispersés jusqu'à la dernière pierre, ces foyers domestiques qui vous sont consacrés ! Que, libres à jamais, la terre et la ville de Cadmus ne subissent pas le joug de l'esclavage ! Soyez notre défense : nos intérêts, j'ose le croire, sont les vôtres ; car c'est au jour de la prospérité qu'une ville honore les dieux.

LE CHŒUR, *seul* - *Quelles angoisses funestes, inexprimables, me font pousser le cri des douleurs ! L'armée ennemie a quitté son camp, elle s'approche : voilà les cavaliers, escadron innombrable, qui s'élancent en avant. Je le devine à cette poussière qui s'élève, muette, mais visible, mais fidèle messagère.*

*Le retentissement du pas des chevaux ébranle la plaine ; tout s'éveille au loin ; j'entends le bruit affreux qui marche vers nous, qui vole : c'est le mugissement du torrent indomptable tombant avec fracas du sommet des monts.*

*Hélas ! hélas ! ô dieux ! ô déesses ! écartez ce pressant malheur. Préparés pour l'assaut des murailles, couverts de leurs blancs boucliers, la menace à la bouche, les soldats s'élancent en bon ordre, poussant droit à la ville.*

*Oh ! qui nous sauvera ? Quel dieu, quelle déesse viendra nous secourir ? Devant quelles images saintes me prosterner ! O divinités immortelles ! ô divinités adorées dans Thèbes ! — L'instant presse : embrassons les statues des dieux. Que tardons- nous, troupe éplorée ?*

*Entendez-vous, entendez-vous le choc retentissant des boucliers ? C'est aujourd'hui qu'il faut des voiles sacrés, des couronnes, des prières ; aujourd'hui, ou jamais.*

*Je l'entends, ce bruit : ah ! le cliquetis de mille lances ! — Que feras-tu, ô Mars ! ô notre antique espoir ? trahiras-tu le pays qui t'est sacré ? Dieu au casque d'or, jette, ah ! jette les yeux sur ta ville, qui te fut si chère autrefois !*

*Et vous, dieux protecteurs de la contrée, accourez, accourez tous ! contemplez des vierges, foule suppliante, et détournez d'elles l'esclavage ! Autour de la ville bouillonne la vague des guerriers au panache ondoyant, soulevée par le souffle de Mars. — Ô Jupiter, père tout-puissant ! sauve-nous des mains de l'ennemi ! car les Argiens ont enveloppé la ville de Cadmus : les armes des guerriers reluisent épouvantables ; les freins qui enchaînent la bouche des chevaux résonnent d'un bruit de mort ! Les sept chefs de l'armée apparaissent, la lance à la main, le bouclier en avant, debout en face des sept portes, chacun au lieu fixé par le sort.*

*Et toi, fille de Jupiter, reine des combats, deviens, ô Pallas ! deviens la sauvegarde de notre ville. - Et toi qui fis naître le coursier, Neptune, souverain des mers, agite pour nous ce trident redouté des poissons ; viens, ah ! viens calmer nos terreurs. - Et toi, Mars, - hélas ! hélas ! - veille sur la ville qui porte le nom de Cadmus ; montre-toi pour elle un dévoué protecteur. — Et toi, la première mère de notre race, Cypris, viens à notre aide : nous sommes nées de ton sang ; nous sommes à tes pieds ; nos voix crient vers toi, en religieuses et ferventes prières. — Et toi, dieu puissant, dieu destructeur des loups, sois le destructeur de l'ennemi : exauce mes vœux plaintifs ! — Et toi, fille de Latone, prépare ton arc pour bien frapper, ô favorable Diane !*

*Ah ! ah ! j'entends, autour de la ville, le roulement retentissant des chars. Auguste Junon ! — Pressé par le poids de sa charge, l'essieu grince dans le moyeu de la roue. Ô favorable Diane ! Ah ! ah ! l'air frémit agité par les lances ! Ô ma patrie ! que vas- tu souffrir ? que deviendras-tu ? quel sort te réservent les dieux ?*

*Ah ! ah ! une grêle de pierres fond sur nos créneaux, assaillis par les frondeurs ! Ô favorable Apollon ! — Le choc des boucliers d'airain retentit aux portes ; Jupiter a donné le signal sacré du combat ! —  Ô toi dont la demeure est hors des murs, Oncée, reine des batailles, défends la ville aux sept portes !*

*Ô divinités toutes-puissantes, ô dieux, ô déesses, qui protégez les tours de ma patrie ! ne livrez point à cette armée, qui parle une autre langue, Thèbes abattue sous l'effort des guerriers. Exaucez-nous, nos vœux sont justes ! exaucez des vierges suppliantes.*

*Ô divinités amies ! défendez, sauvez notre ville ; montrez que vous aimez Thèbes. Veillez sur vos autels thébains ; veillez sur eux, défendez-les ; soutenez-vous des fêtes pompeuses que la ville célèbre par tant de sacrifices.*

ÉTÉOCLE - Je vous le demande, insupportable bétail, est-ce là le moyen de bien servir, de sauver Thèbes, de donner plus de confiance à nos soldats assiégés ? Quoi ! tomber devant les images de nos dieux tutélaires, pousser des cris, des plaintes tumultueuses ! Sexe détesté du sage ! Oh ! que jamais, ni dans mon infortune ni au jour de ma prospérité, femme n'habite sous mon toit. Intolérable par son orgueil après la victoire, la femme, quand elle craint encore, est une peste fatale et à sa famille et à son pays. Cette agitation, ce désordre, en un pareil moment, c'en est assez pour ôter au cœur des citoyens toute vie, tout courage. Vous servez à merveille les intérêts de nos ennemis ! C'est nous-mêmes qui, dans ces murs, travaillons à notre ruine ; et voilà ce qu'on gagne à vivre près des femmes ! Le premier qui n'obéira pas à mes ordres, homme ou femme, quel qu'il soit enfin, l'arrêt de mort sera porté contre lui : il sera lapidé par le peuple ; rien ne le saurait garantir contre son destin. L'homme doit garder que la femme ne se mêle des choses du dehors : elle, sa place est près du foyer ; là, elle ne peut nuire. Entends-tu mes paroles ? les entends- tu ? Es-tu sourde, dis-moi ?

LE CHŒUR - *Ô cher enfant d'Œdipe ! j'ai été saisie d'effroi en entendant ce fracas, le fracas des chars qui roulent, ces moyeux qui tournent et crient, et ces chaînes de frein forgées au feu, qui pendent, secouées sans cesse, de la bouche des coursiers.*

ÉTÉOCLE - Quoi donc ! est-ce en fuyant de la poupe à la proue que le nocher trouve moyen de sauver sa vie, alors que le vaisseau est battu par la tempête des mers ?

LE CHŒUR **-** *J'ai couru me jeter au pied de ces antiques statues des immortels, pleine de confiance que j'étais dans les dieux. Aux portes retentissait le funeste bruissement des traits, pressés comme les flocons de la neige qui tombe : alors la terreur m'a entraînée, j'ai adressé aux immortels mes humbles prières, j'ai imploré pour Thèbes le secours de leur bras.*

ÉTÉOCLE - Vous priez les dieux de protéger ces murs contre la lance des ennemis !

LE CHŒUR -*Oui ; n'est - ce pas des dieux que dépend notre salut ?*

ÉTÉOCLE - Mais on dit aussi qu'une ville prise, ses dieux l'abandonnent.

LE CHŒUR - *Ah ! puissent les dieux dont les images m'environnent ne jamais nous quitter, moi vivante ! Puissé-je ne voir jamais Thèbes livrée à l'assaut, et l'ennemi s'élancer sur elle la flamme dévorante à la main*.

**ESCHYLE, *Les Suppliantes* 463 av. J.-C.**

**PERSONNAGES**

LE ROI DES ARGIENS, DANAOS, CHOEUR DES DANAÏDES,

UN HÉRAUT.

*La scène est au bord de la mer près d’Argos. Au fond de l’orchestre, un tertre avec les statues de Zeus, d’Apollon, de Poséidon et d’Hermès.*

LE CHOEUR. — Puisse Zeus, protecteur des suppliantes, jeter un regard favorable sur notre troupe, qu’un vaisseau amène ici des bouches au sable fin du Nil.

Nous avons quitté la terre de Zeus, qui touche à la Syrie ; nous nous sommes exilées, non pas qu’un vote de la cité nous ait condamnées à être bannies pour avoir tué, mais parce que, dans notre répugnance instinctive pour l’homme, nous repoussons avec horreur l’hymen des enfants d’Égyptos et leur dessein impie. Danaos, notre père, qui inspire nos desseins et guide notre troupe, a pesé les raisons, et il s’est décidé pour le malheur le plus glorieux, qui était de fuir en toute hâte à travers les flots salés et d’aborder à la terre d’Argos, d’où notre race s’honore de tirer son origine ; car elle est née de la génisse harcelée par un taon, au toucher et au souffle de Zeus.

En quel pays mieux disposé pour nous pourrions-nous aborder avec ces rameaux de suppliantes ceints de laine qui chargent nos mains ?

Puisse la ville, puissent le pays et ses eaux limpides, puissent les dieux du ciel et les mânes ensevelis sous terre qui exercent de lourdes vengeances,

Puisse enfin Zeus Sauveur, gardien du foyer des hommes pieux, accueillir cette troupe de femmes suppliantes en ce pays touché de respect pour le malheur, et, avant que cet insolent essaim de mâles, les fils d’Égyptos, ait mis le pied sur ce sol marécageux, rejetez-les à la mer avec leur vaisseau rapide, et que là, parmi la rafale fouettée par l’ouragan, le tonnerre, les éclairs et les vents chargés de pluie, ils se heurtent à une mer sauvage, et périssent avant de mettre la main sur les nièces de leur père et de monter, malgré la loi qui l’interdit, dans des lits qui les repoussent.

*Maintenant j’appelle au-delà des mers, pour qu’il me protège, le jeune taureau issu de Zeus qui, de son souffle, le fit naître de mon aïeule, la génisse qui paissait les fleurs. Le toucher qui lui valut son nom mit une juste fin au temps marqué par le destin : Io engendra Épaphos.*

*Je vais aujourd’hui citer ce nom et rappeler les malheurs que mon antique aïeule a jadis soufferts en ces lieux, où elle paissait le gazon, pour fournir des preuves dignes de foi de mon origine ; si surprenantes qu’elles soient, les habitants les trouveront claires : à la longue, on en reconnaîtra la vérité.*

*S’il y a près d’ici quelque indigène habile à interpréter le chant des oiseaux qui écoute mes plaintes, il croira entendre la voix de l’épouse de Térée en proie à ses tristes pensées, la voix du rossignol que poursuit l’épervier.*

*Chassée des lieux qu’elle habitait avant, elle pleure la demeure qu’elle a perdue, tout en disant la mort de son enfant, comment elle le fit périr sous les coups de sa propre main, victime de la colère d’une mère dénaturée.*

*Comme elle, j’aime à me plaindre sur le mode ionien, en déchirant ma tendre joue brunie au soleil du Nil et mon cœur novice aux larmes. Je ne cueille que des fleurs de deuil, en me demandant avec angoisse si je trouverai quelque ami pour veiller sur mon exil loin du pays au ciel serein.*

*Allons, dieux auteurs de notre naissance, vous qui savez où est le droit, écoutez-nous, ou, si le destin vous interdit de nous donner pleine satisfaction, du moins vous qui détestez naturellement la violence, montrez votre justice en face de cet hymen. Même les fugitifs épuisés par la guerre trouvent un refuge contre le malheur près d’un autel que protège la crainte des dieux.*

*Ah ! si tout cela pouvait aboutir à une fin vraiment heureuse ! Le désir de Zeus n’est pas aisé à saisir ; mais en tout cas il flamboie même dans les ténèbres, alors que la noire infortune fond sur la race des mortels.*

*Quand Zeus a décidé dans sa tête l’accomplissement d’une chose, elle tombe à coup sûr, et jamais à la renverse. Les voies de sa pensée vont à leur but, cachées sous une ombre épaisse que nul regard ne saurait percer.*

*Du haut de leurs ambitieuses espérances il précipite les mortels dans le néant, mais sans s’armer de violence : rien ne coûte de peine à un dieu. Sa pensée qui plane au haut du ciel exécute de là tous ses desseins, sans quitter son siège sacré.*

*Qu’il tourne les yeux vers l’arrogance humaine telle qu’elle s’épanouit à nouveau dans la race fougueuse qui recherche opiniâtrement mon hymen, aiguillonnée par un irrésistible délire, et qu’elle reconnaisse la tromperie d’Atè.*

*Voilà les angoisses insupportables qui m’arrachent des cris aigus, de lourds sanglots et des larmes, hélas ! hélas ! et des lamentations pareilles aux chants funèbres. Vivante, je me rends à moi-même les honneurs des morts.*

*J’implore la terre montueuse d’Apis : comprends-tu bien, ô terre, ma voix barbare ? Souvent ma main s’abat, pour en mettre le lin en pièces, sur mon voile de Sidon.*

*On s’empresse d’offrir des sacrifices expiatoires aux dieux pour en obtenir le salut, quand la mort est là, qui menace. Hélas ! hélas ! hélas ! hélas ! vents incertains !*

*Où ce flot nous emportera-t-il ? J’implore la terre montueuse d’Apis ; comprends-tu bien, ô terre, ma voix barbare ? Souvent ma main s’abat pour en mettre le lin en pièces, sur mon voile de Sidon.*

*Sans doute la rame et le bâtiment ceint de cordes de lin qui écartait les vagues m’ont transportée ici sans tempête, avec l’aide des vents. Je n’en fais pas de plainte ; mais puisse le Père qui voit tout mettre enfin un terme favorable à ma détresse !*

*Puisse la lignée d’une auguste aïeule échapper, grands dieux : à la couche des mâles et rester libre et vierge !*

*Et que la chaste fille de Zeus veuille bien, à ma prière, laisser tomber sur moi, de son auguste visage, un regard rassurant, et qu’indignée d’une telle poursuite elle mette toute sa force de vierge à sauver des vierges.*

*Puisse la lignée d’une auguste aïeule échapper, grands dieux ! à la couche des mâles et rester libre et vierge !*

*Sinon, filles brunies par les rayons du soleil, nous irons avec nos rameaux suppliants chez le dieu souterrain, le Zeus des morts, qui reçoit des hôtes innombrables, après nous être pendues, si nous ne fléchissons pas les dieux de l’Olympe.*

*Ah ! Zeus, c’est Io, hélas ! qu’un courroux divin poursuit. Je reconnais la jalousie d’une épouse toute-puissante dans le ciel. Il est terrible, le vent qui soulève la tempête.*

*Et alors Zeus sera en butte à des propos qui accuseront son injustice, pour avoir méprisé l’enfant de la génisse, qu’il a jadis enfanté lui-même, et détourné les yeux de nos prières. Qu’il écoute plutôt des cieux celles qui l’appellent.*

*<Ah ! Zeus, c’est Io, hélas ! qu’un courroux divin poursuit. Je reconnais la jalousie d’une épouse toute-puissante dans le ciel. Il est terrible, le vent qui soulève la tempête.>*

DANAOS (*qui observait l’horizon du haut du tertre*). — Mes enfants, il faut être prudentes. Si vous êtes arrivées ici, c’est grâce à la prudence de votre vieux père, pilote en qui vous avez confiance. Maintenant que nous sommes sur le continent, je vous engage, dans le même esprit de prévoyance, à garder mes avis gravés dans votre esprit. J’aperçois un nuage de poussière, muet avant-coureur d’une armée. Des moyeux grincent, entraînant les essieux. Je vois une troupe qui porte le bouclier et brandit le javelot, avec des chevaux et des chars recourbés. Sans doute les chefs du pays viennent pour nous examiner, avertis par des messagers. Mais que celui qui l’a fait sortir soit pacifique ou enflammé d’une colère farouche, mieux vaut en tout cas, mes filles, vous asseoir sur ce tertre consacré aux dieux de la ville. Un autel vaut mieux qu’un rempart : c’est un bouclier infrangible. Allons, montez vite et, tenant dignement au bras gauche vos rameaux de suppliantes ceints de laine blanche, en hommage au vénérable Zeus, faites aux étrangers des réponses pudiques, gémissantes et conformes à vos intérêts, comme il convient à des arrivants, et expliquez clairement que votre exil n’est point la punition du sang versé. Que votre voix n’affecte pas d’abord la hardiesse et qu’aucune effronterie ne se lise sur vos visages au front modeste et dans vos yeux tranquilles. Évitez le bavardage et la prolixité dans vos discours : les gens d’ici ne la peuvent souffrir. Il faut céder, ne l’oubliez pas ; étrangères et fugitives, le besoin vous presse. Un langage altier ne sied pas à des faibles.

LE CORYPHÉE. — Père, tu parles avec prudence à des enfants prudents ; j’aurai soin de me rappeler tes sages recommandations. Mais que Zeus notre aïeul jette un regard sur nous !

DANAOS. — Oui, qu’il nous regarde d’un œil bienveillant !

LE CORYPHÉE. — Qu’il le veuille et tout finira bien.

DANAOS. — Ne tarde donc pas ; use du moyen de salut que je t’ai recommandé.

LE CORYPHÉE. — Je voudrais déjà être assise à tes côtés.

(*Le chœur monte sur le tertre et s’adresse à la statue de Zeus*.)

O Zeus, prends pitié de nos peines, avant que nous périssions.

DANAOS. — Invoquez aussi le fils de Zeus que vous voyez ici.

LE CORYPHÉE. — Nous invoquons les rayons salutaires du Soleil.

DANAOS. — Du vénérable Apollon, dieu qui fut exilé du ciel.

LE CORYPHÉE. — Il pourrait, puisqu’il a connu cette destinée, compatir à celle des mortels.

DANAOS. — Oui, qu’il y compatisse et nous assiste avec bonté !

LE CORYPHÉE. — Lequel de ces dieux dois-je invoquer encore ?

DANAOS. — Je vois ici un trident, qui indique un dieu.

LE CORYPHÉE. — Comme il nous a bien conduites sur mer, qu’il nous accueille bien aussi sur terre !

DANAOS. — Voici encore un autre dieu, Hermès, que les lois grecques révèrent.

LE CORYPHÉE. — Qu’il nous apporte donc un heureux message de liberté !

DANAOS. — Vénérez l’autel commun de tous ces dieux ; puis asseyez-vous dans ce lieu sacré, comme un essaim de colombes fuyant des éperviers, qui sont leurs frères par le sang, mais devenus pour elles des ennemis qui souillent la race. Comment serait-il pur, l’oiseau qui dévore l’oiseau ? Et comment serait pur celui qui veut épouser une femme malgré elle et malgré son père ? Non, même après sa mort, chez Hadès, il n’échappera pas au grief de luxure, s’il s’est ainsi conduit. Là aussi, dit-on, un autre Zeus juge souverainement les crimes des morts. Soyez circonspectes et répondez comme je vous l’ai dit, si vous voulez voir triompher votre cause.

LE Roi. — De quel pays vient cette troupe à qui je m’adresse ? Elle n’est pas vêtue à la mode des Grecs ; elle est parée de robes et de bandeaux barbares ; car ce n’est pas là le costume des femmes de l’Argolide, ni d’aucun pays grec. Que vous ayez osé si hardiment venir en ce pays, sans hérauts ni proxènes et sans guides, voilà qui est surprenant. Voici, il est vrai, des rameaux que vous avez, suivant l’usage des suppliants, déposés devant les dieux publics. C’est le seul point où je puis conjecturer que vous êtes en accord avec la Grèce. On pourrait justement faire beaucoup d’autres conjectures ; mais tu es là, et tu as la parole pour t’expliquer.

LE CORYPHÉE. — Sur notre costume tu n’as rien dit que de vrai. Mais toi à qui je parle, qui es-tu ? Un simple particulier, un héraut, porteur de la baguette sacrée, ou le chef de la cité ?

LE Roi. — Quant à cela, tu peux me répondre et me parler en toute assurance. Je suis le fils de Palaichthôn, né de la terre, Pélasgos, chef suprême de ce pays, et c’est moi, son roi, qui ai naturellement donné mon nom au peuple des Pélasges qui cultive cette terre. Je commande à tout le pays que traverse le Strymon sacré, à partir de sa rive occidentale. Je borde la terre des Perrhèbes, et le pays qui est au-delà du Pinde, près de la Péonie, et les montagnes de Dodone jusqu’au point où la mer humide coupe ma frontière ; en deçà, tout m’appartient. Quant à cette plaine du pays d’Apis, elle a jadis été appelée de ce nom en reconnaissance des services d’un prophète médecin, Apis, fils d’Apollon, qui, venu de l’autre côté du golfe, de Naupacte, purifia ce pays de monstres qui dévoraient les mortels, fléaux qu’avait produits la Terre irritée des souillures dont l’avaient infectée des meurtres anciens, serpents grouillants, funeste compagnie. Par des remèdes tranchants parfaitement appliqués, Apis nous délivra de ces maux, et la terre d’Argos en récompense mêle toujours son nom à ses prières. En ce qui me concerne, te voilà renseignée ; maintenant tu peux vanter ta race et poursuivre ce que tu as à dire. Mais je t’avertis qu’on n’aime pas ici les longs discours.